par Georges LOBSIGER,

1. L'importance de son oeuvre.

Peu de temps après sa découverte (1908) du manuscrit de "El primer Nueva Coronica y buen gobierno compussto por Don Phelipe Guaman Poma de Aiala. El reino de las Indias" dans la bibliothèque royale de Copenhague, l'américaniste allemand Richard Pietschmann, de Göttingen, publia une importante étude (XVIII) qui sembla épuiser le sujet. Avec raison, il réfutait certains arguments imprudemment avancés par l'auteur et critiqua justement des prétentions généalogiques infondées. Il eut cependant une réflexion malheureuse lorsqu'il écrivit : ", les illustrations forment un élément principal de l'oeuvre. A diverses reprises, le texte ne sert qu'à accompagner de longues séries d'images et apparaît pauvre en comparaison de l'illustration. Il est en partie inutile d'ailleurs, il tire en longueur et n'a d'autre but que de remplir une page entre deux images, " (II/p. XXI et in XXVI/p. 87). Cette affirmation exagérée de Pietschmann a rejeté dans l'ombre le texte de Poma, qui ne mérite pas cette exécution. De nombreux auteurs, influencés par le savant de Göttingen ont souvent utilisé des illustrations du vieux chroniqueur tout en dédaignant ses explications évidemment diffuses, mais qui fournissent des renseignements précieux. D'autre part, il faut noter que les pages 710 à 738, 1096 à 1131 ne comportent aucun dessin et que de la page 882 à 991, il n'y a que trois planches illustrées.

On doit reconnaître que la lecture de l'édition fac-similé de P. Rivet (II) de ce gros manuscrit de 1179 pages de 18 cm sur 12 de justification environ, dont 729 sont d'une ou de plusieurs écritures serrées et 450 portent des dessins à la plume et au trait, demande une attention soutenue. Grâce à Arturo Posnansky, qui en 1944 publia à La Paz, en Bolivie, une édition en caractères d'imprimerie (III), on peut découvrir certains faits qui semblent avoir échappé au savant inventeur de ce manuscrit, par exemple la date de 1614, (II/p. XIV note No 2) qui n'est pas une addition au texte, mais y figure bien sous la forme ".... este paso en el año 1614 estubo el dho autor el dia de senisa oyendo un sermon tan espantable "soit ceci se passa en 1614, l'auteur ayant entendu, le jour des Cendres, un sermon si épouvantable ... (p. 1104)

En 1910, Sir Clements Markham mentionna la Chronique de Poma dans son ouvrage général sur les Incas du Pérou (XV) mais d'une façon assez sommaire et sans tenir compte, semble-t-il, des réserves émises par Pietschmann quant à la vraisemblance de la généalogie de Poma, qui prétend descendre par son père des souverains divins et mythiques du Chinchaysuyu (provinces au nord de Cuzco) et par sa mère Curi Ocllo, de Topa Inca, le 10ème Inca. Nous ne pouvons condamner toute la chronique pour cette raison, car à ce moment nous devrions exiger la radiation des programmes scolaires de l'étude du De Bello gallico de Jules César, qui, lui, descendait de Vénus par Ascagne... Markham mentionne les "nombreux et intéressants dessins faits à la plume" et définit Poma de Ayala comme un "artiste bien doué et intrépide dans l'exposition de l'injustice et

de la cruauté... une étincelle d'ironie brille à travers ses dessins... c'est la production la plus remarquable comme la plus intéressante du génie indien qui est parvenue à notre époque...".

1912 vit paraître une nouvelle étude de Pietschmann (XIX et in XXVI) qui, outre une analyse des vêtements de la cour et des activités matérielles des Péruviens, présente la deuxième partie de cette chronique comme un pamphlet sarcastique sur les exactions coloniales et comme un plan utopique pour une meilleure administration des Indes. Mieux éclairé qu'en 1908, Pietschmann écrit que "...tout n'a pas été écrit avant 1613, quoique certaines parties peuvent avoir été extraites d'une version antérieure, supprimée ou altérée par l'auteur (in XXVI/p. 94). Nous verrons plus loin que cette hypothèse semble démontrée par l'examen attentif de nombreuses interpolations et inexactitudes: pouvons-nous dire que la version originale n'a pas été modifiée par Poma lui-même, mais peut-être par un rédacteur plus tardif, ceci sous toutes réserves? A ce moment, c'est le texte qui importe et non plus les dessins.

En 1914, le Dr. Poitrin signalait cette étude dans le Journal des Américanistes de Paris (XX). Commentant partiellement le manuscrit encore inédit de Poma, Philipp A. Means décrit l'auteur comme un métis, ce qui est une erreur (XVI et in XXVI/p, 105), auteur de "dessins atroces... mais qui ont beaucoup de la force et du mordant qui caractérisent les oeuvres en blanc et noir de Thackeray et de Cruikshank..."

En 1928, Louis Baudin écrivit un ouvrage intitulé "L'empire socialiste des Inka" (IV) qui est devenu classique par sa documentation et le tableau remarquable tracé par l'auteur de la civilisation andine. Il estime que ce manuscrit de Poma est "illustré de dessins grossiers... mais il peut servir à l'étude des costumes et des usages du Pérou antique..."(p. 17 / note 7).

D'autres études parurent : la liste en est donnée par P, Rivet (II/p. VI). Des travaux de Thalbitzer, de Montell, de Yde, de Levillier et de Castillo y sont cités à côté de ceux de Pietschmann, de Means et de Markham, déjà cités. Nous n'avons pu les consulter. Paul Rivet, saisi par l'importance de la découverte de Pietschmann, publia en 1936 (II) une édition fac-similé de ce texte et des dessins. La valeur de cette publication ne peut échapper à personne, car elle a fait entrer Poma de Ayala dans le domaine public et il est devenu un classique de la littérature américaniste. La même année, P. Rivet annonçait la parution de cette imposante contribution à l'histoire péruvienne dans le Journal des Américanistes (XXII).

En 1939, J. Tello publiait un important article consacré à l'interprétation des récits concernant les 4 premières époques du Pérou. (XXVI). Illustré de 4 dessins de Poma, et de leur adaptation dans le style moderne, ce qui ne les valorise pas du tout, cet article de Tello interprète les contes et légendes du vieux mémorialiste andin. L'importance de cette étude réside dans la traduction en espagnol, car les pages de Poma, malgré leur intérêt, sont d'une lecture rendue ardue par l'orthographe et la syntaxe, si l'on peut utiliser ces mots en parlant de cette rédaction, tant l'intercalation de mots quéchuas et aymaras complique l'examen. Nous avons pu lire les textes de Pietschmann (XIX), de Markham (XV) et de Means

(XVI) dans la traduction espagnole figurant dans l'étude de Tello, Dans ce même numéro de la Revue du Musée d'anthropologie de Lima, Toribio Mejia Xesspe donne la traduction des termes quéchuas employés par Poma dans les pages analysées par Tello (XVII). Nous apprenons ainsi que le Chinchaysuyu, la division administrative de l'empire située au nord de Cuzco, et patrie de Poma de Ayala, tire son nom du chinchaysuyen "chinchay" qui veut dire "puma", fâcheusement traduit par lion, tout comme le guarani "yaguarete" doit se dire "jaguar" et non tigre, le lion et le tigre n'étant pas américains. Les noms des chefferies sont nettement totémiques et Toribio Méjia Xesspe a trouvé, dans cette seule partie du texte de Poma, 25 noms composés avec Poma (le puma) et 9 noms composés avec Huaman ou Guaman (le faucon).

Nous avons déjà mentionné la publication en 1944 par Arturo Posnansky de ce texte intégral en caractères d'imprimerie, avec les dessins en format réduit, ainsi que la traduction en espagnol de termes et de phrases indiennes. Les américanistes doivent être reconnaissants à l'infatigable Posnansky de cette publication qui facilite énormément l'étude de la chronique de Poma (III).

Continuant notre recension fort incomplète, nous le savons et le regrettons, nous voyons qu'en Suisse, le professeur Hans Dietschy, vice-président de la Société suisse des Américanistes, a utilisé 11 dessins de Poma dans son article sur la médecine péruvienne (IX) et que le professeur A. Bühler, de Bâle également, directeur du Musée d'ethnographie de cette ville, publia le portrait de Maita Capac, le 4ème inca, qui aurait rapporté la coca lors d'une campagne militaire dans la Montaña. (VI).

En 1946, John Howland Rowe utilisait 24 dessins de Poma dans son chapitre classique sur "Inca culture at the time of spanish conquest" (XXV) et il écrivait qu'il "contient du matériel valable sur l'histoire inca, la religion et quelques textes quéchuas importants. Son oeuvre monumentale, plus de 1000 pages illustrées avec des dessins à l'encre à pleine page, nous donne les meilleures illustrations de la vie inca. Les illustrations ont plus de véracité que le texte, qui est encore plus confus que celui de Pachacuti. Poma ne peut être cru en ce qui concerne l'histoire, il est meilleur pour ce qui concerne l'administration et peut-être le meilleur sur la religion et la vie quotidienne" (p. 196/197). Dans le même tome du Handbook of South American Indians, Georges Kubler, décrivant la vie des Péru viens à l'époque coloniale (XIII), mentionne Poma et lui emprunte 11 dessins.

Le 2ème volume de l'Histoire universelle des explorations (XII) paru à Paris en 1955, s'est servi de 12 images de Poma pour illustrer son chapitre dédié à la conquête et à l'exploration des Andes (p. 257/262). Poma y est décrit comme un métis hispano-inca, ce qui est faux.

En 1956, Luis E. Valcarcel, le célèbre péruaniste de Lima, y publiait un important travail sur le "Memorial" du P. Salinas, créole péruvien, qui fut secrétaire et archiviste-chef de la vice-royauté jusqu'en 1616 et qui eut peut-être le manuscrit de Poma entre les mains (XXVII/p. 11) car le récit des 4 âges du Pérou est identique à celui du vieux chroniqueur, sauf en quelques variantes, qui semblent être des erreurs de copie du P. Salinas (p. 12). On sait que Poma est arrivé misérable à Lima, qu'il y mendia et disparut sans laisser de traces, sauf peut-être dans les registres des tribunaux, car on aurait facilement pu le prendre pour un mauvais esprit. Sa

mésaventure avec le corregidor de Guancabilca est un avertissement. Peutêtre est-il mort de misère, comme la page 1115 (II et III) le laisserait supposer ?

Une brève étude de Jens Yde, parue en 1957 à Copenhague (XXVIII) donne quelques détails biographiques sur Poma et décrit la vie rurale de l'ancien Pérou au moyen de 12 dessins extraits de son calendrier et agenda agricole, placé on ne sait trop pourquoi en appendice à la Chronique (1132-1155). Dans la préface rédigée par Posnansky (III), cet auteur cite une étude de Trimborn, de Hambourg, sur l'agriculture parue dans le Bulletin du Musée de Hambourg, que nous n'avons pas pu consulter. A ce propos, dissons que Poma de Ayala devrait être minutieusement étudié chapitre par chapitre : un tel objectif réduit permettrait de séparer le bon grain de l'ivraie qui ne manque pas. P. Rivet (II/p. VI) mentionne une première étude de Yde parue en 1934.

Saint-Jacques (Santiago) patron de l'Espagne, a puissamment aidé les Espagnols lors de la Reconquista : il est naturel qu'il intervînt de nouveau lors de la Conquista. Emilio Choy, comparant les hauts faits de "Santiago mata-moros à ceux de Santiago mata-Indios" (VIII) retrouve des allusions au saint combattif, Malicieusement, il note que "Poma, quoique critique furibond des prêtres, répète comme un bon croyant la version que le Seigneur Santiago de Galice, tua de nombreux Indiens" (p. 262) et il cite l'image de la page 404 de la chronique montrant un miracle de Santiago, qui, monté sur son traditionnel cheval blanc, piétine un Indien abattu.

Louis Baudin, en 1928 (IV), avait durement critiqué le pauvre Poma. Il revient à de meilleurs sentiments en 1955 qu'il exprime dans son livre sur "la vie quotidienne au temps des derniers Incas" (V). Il mentionne "ses pittoresques dessins (p. 211), ..." il utilise, lui aussi, le charmant calendrier agricole et il cite onze fois Poma en répétant "...il a brossé une galerie qui ne manque pas de pittoresque..." il y trouve "des dessins suggestifs"... et il reconnaît volontiers avoir utilisé les renseignements de Poma dans sa description des vêtements et attributs des souverains et hauts dignitaires. Il atténue ainsi sa diatribe de 1928 alors qu'il disait que Poma faisait preuve "de peu de culture et d'objectivité".

Délicat hommage à notre chroniqueur, qui mieux que Garcilaso de la Vega mérite d'être surnommé l'Hérodote des Andes, car celui-ci ne raconte que l'histoire officielle de sa famille, l'article de Juan B. Lastres, consacré à la "Coya Raimi" (XIV), est illustré non seulement de trois dessins empruntés à Poma, mais encore de 15 figurines exécutées dans son style qui, aussi clairement que les images de la Chronique, retracent les moments essentiels de cette fête purificatrice du péché-maladie.

L'excellente Revista del Museo nacional de Lima contient dans son numéro de 1958 une étude de José M.B. Farfan consacrée aux anthroponymes indigènes (X). L'auteur note (p. 33) que la combinaison Huaman Poma (soit Guaman Poma) est des plus rares, alors que les substantifs "Condor, Huaman, Poma et Quispe" sont les plus communs. A part "quispe" qui signifie "libre", les autres noms sont certainement totémiques. Farfan donne une liste de 32 noms composés avec Huaman (ou Guaman), le faucon, 53 composés avec Poma, le puma, donc le nom le plus répandu et 7 avec Ocllo (honnête). Nous n'y trouvons qu'une Cusi Ocllo (joyeuse et honnête)

alors que Curi Ocllo pourrait se traduire par "dorée et honnête)".

Esquissant une bibliographie même aussi partielle que la nôtre, on ne peut omettre de mentionner le mémoire de José Arguedas (I), intitulé "El arte popular religioso y la cultura mestiza", car ici cet auteur décrit la ville de Guamanga ou Huamanga, fondée en 1539 par Pizarre pour contrôler le trafic entre Cuzco et Lima, dans le département actuel de Huancavelica, sans doute le Guancabilca de Poma de Ayala, Cette ville, aujourd'hui nommée Ayacucho en souvenir de la victoire décisive remportée par Sucre sur le vice-roi La Serna en 1824, fut un centre de culture, C'est là que D. Martin de Ayala, frère métis de Poma, fut aumônier de l'hôpital où, très âgés, se retirèrent le père et la mère de Poma pour y finir saintement leur vie.

Dans sa belle traduction des "Commentaires royaux "de Garcilaso de la Vega (XI), Alain Gheerbrant utilise 144 dessins de Poma de Ayala pour illustrer ce texte à jamais célèbre. On ignore trop que le "Polexandro", grand roman d'aventures exotiques, fut inspiré en 1629 à Gomberville, l'un des 40 premiers académiciens, par la lecture des Commentaires royaux (VIII). Gheerbrant écrit que "Poma est un naif dans son expression, mais il est loin d'être un sot... il prend autant de libertés avec le monde qu'il en prend avec le style... il conserve toujours son franc-parler..." (p. 288). Il est amusant de penser que les dessins de Poma de Ayala illustrent les pages de Garcilaso de la Vega. En effet, si l'on accepte sa généalogie (ce qui doit être fait avec réserve), il est le petit-fils de Topa Inca par sa mère Curi Ocllo, alors que Garcilaso de la Vega serait l'arrière-petit-fils de cet Inca. Dans ces conditions, Poma et Garcilaso sont respectivement oncle et neveu au 5ème degré : aucun de ces parents ne mentionne l'autre dans son texte;!!

Par cette étude incomplète, on voit que le vieux chroniqueur andin est très apprécié de nos jours. Il est difficile d'analyser son oeuvre dans son ensemble. Des études partielles ont déjà été faites par Tello sur l'histoire mythique, par Trimborn et Yde sur l'agriculture. Mais ce n'est pas assez. Une analyse critique est indispensable, car ce texte fourmille de contradictions, de versions superposées, de confusions de dates, de faits, de personnes; des différences de style, de langue, de vue des choses et des hommes, d'écriture même, semblent montrer que ce manuscrit a pu avoir plus d'un auteur.

On se souvient que pendant trois siècles, les Commentaires de Garcilaso de la Vega furent une source appréciée de renseignements sur la vie des Incas. L'oeuvre au style si distingué et même compassé du fils de la ñusta Isabel Chumpi Ocllo, fut porté aux nues par des thuriféraires qui en firent une machine de guerre. Aujourd'hui, Garcilaso est tenu en suspicion, ce qui est injuste, même s'il omet volontairement ou involontairement certains faits. Ses oncles et ses tantes, ses informateurs et ses autres parents, très exclusifs, lui cachèrent quelque épisodes peu honorables pour sa famille et l'empire. Nos histoires nationales, nos biographies, nos mémoires, échappent-ils à ce travers? Pour cette raison, il est ridicule d'opposer Garcilaso à Poma, les Commentaires royaux à la Chronique. Chacun a vu sa patrie sous un angle différent, l'un aristocratique, l'autre plus populaire, malgré un certain snobisme. Le métis Garcilaso et l'Indien

Poma sont de fidèles enfants du "Rreyno de Piru".

Pour éviter une telle mésaventure à Poma de Ayala, il paraît utile, au moment où il a le vent en poupe, de procéder à un tri et de décanter cette oeuvre partisane, donc abusive. C'est un pamphlet, un reportage même. En effet, lorsque Poma se représente (II/p. 366) élégamment vêtu à l'espagnole, entouré d'Indiens habillés suivant la tradition, et qu'il s'écrie "renseignez-moi, anciens", il effectue une enquête pour son compte, doublant celle ordonnée par Madrid en 1580. Il y a de nombreux points faibles dans cette oeuvre de combat. Il faut les noter avant que l'engouement actuel, un peu abusif, pour ce "naif" ne soit remplacé par une critique acerbe, qui sous couleur de recherche de vérité intégrale, ne voudra pas séparer la personnalité assez floue de l'auteur de ce document humain irremplaçable. Ce qui restera du tri que nous souhaitons sera suffisant pour laisser à Felipe Guaman Poma de Ayala la gloire d'avoir courageusement chargé sur ses épaules le douloureux fardeau de l'homme brun, et d'avoir voulu faire entendre à Philippe III le sourd gémissement de l'Altiplano au cours d'un dialogue supposé dans lequel l'âme indienne en appelle à la conscience espagnole.

2. Que signifie son nom?

Un dictionnaire biographique se contenterait certainement des lignes suivantes :

"Felipe Guaman Poma de Ayala, Indien péruvien, fils de D. Martin Guaman Mallqui de Ayala, fils lui-même du Capac Apo Guamanchua, ancien roi du Chinchaysuyu, et de Da Juana Curi Ocllo, elle-même fille de Topa Inca, le 10ème Inca, rédigea en 1613 un volumineux manuscrit de plus de 1270 pages avec 450 planches de dessins ethnographiques et historiques, dans lequel il raconte la vie du Pérou dans les temps pré-pizarriens et au début de l'époque coloniale."

Une étude même rapide du manuscrit de Poma montre qu'il est difficile d'accepter sans réserve ces lignes rédigées d'après les dires de l'auteur lui-même.

Lors de son baptême, il reçut le prénom chrétien de Philippe, ajouté comme l'ordonne le canon 761, à Guaman Poma, ses deux noms indiens. Le patronyme Ayala fut accordé à son père après la bataille de Huarinas (1547). Nous savons par Farfan (X/33) que les patronymes n'étaient pas héréditaires au temps des Incas et que les souverains ne transmettaient pas leurs noms à leurs fils. Or, le père se nomme aussi "Guaman Mallqui", c'est-à-dire "de la lignée de Guaman (le faucon)". Que signifie alors le nom Guaman Poma, composé de Faucon et de Puma ? Garcilaso de la Vega nous fait savoir (XI) que les Indiens n'honoraient pas un homme qui ne descendit d'un fauve, d'un oiseau de proie ou d'une manifestation naturelle. Poma Guaman remplit donc deux fois ces conditions en proclamant le nom d'un rapace et celui d'un fauve : "le Faucon, roi des oiseaux ... et le Puma, roi des animaux (p. 1107). Autre part (p. 1029 et 1030) il décrit à Philippe III la ville de Guanoco, dont les armes sont "aguila yleon rreal guaman poma... ". Farfan (X/32-33), qui donne une liste des anthroponymes indigènes, insiste sur le fait que les combinaisons de substantifs autres que

Condor avec le substantif Huaman ou Guaman, sont très rares, et il cite comme exemple Guaman Poma, qui est justement le nom de notre chroniqueur. Il signale encore que les noms formés avec Poma sont les plus nombreux en quéchua. Poma Guaman porte donc le nom le plus exclusif du pays, le puma ou poma étant sans doute le totem général du Chinchaysuyu, dont le nom est formé du chinchaysuyen "chinchay" (le puma), et du quéchua "Suyu" qui signifie région : le Chinchaysuyu, patrie de Poma, est donc le Pays du Puma. Il n'est donc pas étonnant qu'un homme qui veuille passer pour un Chinchaysuyen de vieille souche ait choisi ces deux noms de sa province, dont la combinaison, elle, est un peu trop typique... Farfan, nous l'avons vu plus haut, donne une liste d'anthroponymes formés avec Poma. Guaman et Ocllo. Nous conserverons dans cette étude l'orthographe de Poma, qui écrit Guaman ou Huaman et non Waman, comme le veulent les meilleures règles, suivies par Mejia Xesspe et Farfan.

3. Quelle est sa date de naissance ?

Il est impossible de trouver des précisions dans la chronique. En effet, Poma dit qu'en 1613, il est âgé de 80 ans (II/III/p. 1084); six lignes plus bas, il en avoue 88 (p. 1096), un peu plus loin (p. 1098), il note 80 ans. Il serait donc né soit en 1533, soit en 1525 : il est permis de ne pas tenir compte de ces deux dates, que contredisent tous ses récits. Peut-on estimer son jour de naissance, en se souvenant que la Saint-Philippe tombe sur le 1er mai ou doit-on supposer que le prénom de Felipe lui fut donné en hommage au dauphin, le futur Philippe II, né en 1527 ?

4. Quel est son lieu de naissance ?

Rien dans le texte ne laisse deviner son lieu de naissance. Nous avons une image (II-III/14) où nous voyons D. Martin Guaman Mallqui et Da Juana Curi Ocllo, son épouse, surveiller la pieuse illumination d'un jeune métis, D. Martin de Ayala, apporté en dot, si l'on peut dire, par Curi Ocllo à D. Martin Guaman. Ce jeune métis était un enfant naturel de Curi Ocllo et du capitaine basque D. Luis de Avalos de Ayala, celui qui accorda son nom au père de Foma pour son héroïsme à la bataille de Huarinas en 1547. Cr, aucun métis ne put naître au Pérou central avant août 1533, puisque le régime inca tomba en novembre 1532 avec la capture de Atahuallpa à Cajamarca : donc ce jeune homme est né vers la fin 1533. Ce métis, sur lequel nous reviendrons plus loin, fut mis au séminaire par le père de Poma, à l'âge de 12 ans, au plus tôt donc en 1545. L'image de la page 17 présente la même famille : on voit à gauche un prêtre "Pe (soit Fadre) Martin de Ayala, mestizo hermitano sazerdote de misa", un jeune garçon agenouillé devant lui "Don Fe. (soit Felipe) Ayala, autor principe", "Don Martin ayala pe (soit padre) del autor excmo Sor" et "Doña Juana Coya"... en la ciudad de Guamanga". Le prêtre métis lit la bonne parole dans un livre.

La ville de Guamanga fut fondée par Fizarre en 1539. Poma est représenté ici comme un jeune garçon. Le prêtre, D. Martin de Ayala, doit être âgé de 25 ans environ, ce qui porterait cette scène à 1558. La date de naissance de Poma pourrait être arbitrairement estimée à 1545. Mais

cette date est des plus hypothétiques. Il aurait alors commencé son enquête à 38 ans, puisqu'il prétend avoir passé 30 ans de sa vie à constituer son dossier. Peut-on alors connaître le lieu de sa naissance? On peut supposer que Guamanga le vit naître. Comme il déclare (p. 1040) que son père et D. Hernando Cacymarca furent les créateurs de cette ville - après avoir cité le nom de Lorenzo de Aldana, lieutenant de Pizarre - on peut admettre que son père s'y fixa. Poma put alors y voir le jour.

5. Le problème de sa filiation.

Ici, nous arrivons à une impasse. Prolixe et réticent comme un faux-témoin, Poma de Ayala ne cesse de fournir des précisions verbeuses et elliptiques au sujet de sa généalogie. Sans cesse il récite sa filiation, royale par son père, impériale par sa mère. Ces redites pourraient inciter un esprit soupçonneux à croire que cet auteur a appris par coeur une généalogie fabriquée de toutes pièces ou reconstituée par fragments ne s'emboîtant pas comme les morceaux d'un puzzle. Ce même esprit mal tourné pourrait imaginer que ces redites périodiques ont un but d'autosuggestion: croire à cette affabulation. Ceux qui ont dû procéder à des in terrogatoires d'identité savent que la répétition des mêmes questions amè ne tôt ou tard l'interrogé à commettre des bévues, des erreurs, des confu sions ou à inventer spontanément des faits nouveaux vite controuvés. Nous ne voulons pas déprécier Poma de Ayala, qui, par l'affirmation de son indianité dans un monde colonial méprisant l'indigène, mérite notre respect alors même qu'il arrange tant bien que mal quelques histoires familiales et qu'il revendique des titres et des qualités dont un tribunal bien informé infirmerait sans aucun doute la légitimité.

En examinant attentivement les dires de Foma relatifs à ses parents, on arrive presqu'à douter de son existence physique. En effet, il déclare que son père fut le fils du Capac Apo Guamanchua mais quelque fois il l'en déclare le petit-fils, ce qui semble plus logique. Sa mère, Curi Ccllo, fille cadette de Topa Inca, serait ainsi la soeur de Huayna Capac et tante de Huascar et de Atahuallpa, les deux frères ennemis. Malheureuse ment, les faits se dressent contre ces assertions : il est impossible que ses parents soient tels qu'il le prétend : le mystère s'épaissit en remontant l'arbre généalogique. Il semble parfois que la vérité va éclater : une confidence va mettre le lecteur sur la voie, mais cette messagère inutile s'envole au gré des mots de Poma.

6. Grand-père ou ancêtre mythique ?

Four comprendre quelque chose à cette ascendance paternelle, il faut aller jusque dans les temps mythiques, le Furun Runa et l'Auka Runa, soit les 3e et 4e ères, allant de 2900 à 1800 av. J. C. et de 1800 av. J. C. à 1532 ap. J. C. Ici, nous suivrons le commentaires de J. Tello (XXVI) des contes et légendes du Pérou pré-pizarrien rapportés par Foma de Ayala. Lors de la 3e ère, celle du Furun Runa, 10 souverains portèrent le nom de Poma et 3 autres ceux du faucon à crête festonnée (Raki Huaman), de l'insigne du condor (Kuntur Chaua) et de Atok Huaman (le faucon subtil). Lors de la 4e ère, le Auka Runa, il y eut sans doute des événements extraordinaires,

(p. 31). La chute de l'empire de Yarovillca semble notée par l'apparition de l'Apo Pachacuti Condor Chaua, où Tello devine une influence cuzquénienne. Puis apparaît le Capac Apo Chaua, premier gouverneur incasique: on assis te alors à l'alliance avec Topa Inca et à son mariage avec Mama Pomaualco. Les deux alliés étendent les frontières de l'empire jusqu'à Huanuco. Le Capac Apo Chaua devient alors le lieutenant général du royaume. Souve nons-nous que Capac Apo Chaua n'est pas un nom propre, mais un titre et signifie "insigne de puissant Seigneur", en quéchua et en aymara (XVII, p. 72 No. 248). Son successeur fut alors le Capac Apo Guaman Chaua, "le Seigneur à l'insigne de Faucon", que Poma dit avoir été témoin de l'invasion espagnole.

Dans cette version, le Capac Apo Guaman Chaua aurait été l'envoyé de Huascar prisonnier auprès de Pizarre alors que dans une autre version, le père de Poma, qui est censé être le fils de ce "Seigneur à insigne de Faucon'', aurait été l'émissaire de Huascar (II et III p. 376). L'obscurité règne, car ces mots prestigieux sont des titres nobiliaires ou administratifs et non des patronymes, qui pourraient guider nos identifications et nos datations. Les successeurs du Capac Apo Guaman Chaua auraient été le Capac Apo Guaman Lliuyac (le puissant et resplendissant seigneur Faucon), le Capac apo carua Poma (le puissant puma du crépuscule) et le Capac Apo Lliuyac Poma (le puissant puma foudroyant). Nous citons toujours Tello et Xesspe. Les versions de Poma confondent le Capac Apo Chaua, l'ami de Topa Inca et son successeur, le Capac Apo Guamanchaua : ces deux personnages imbriqués l'un dans l'autre deviennent alors le père de D. Martin Guaman de Ayala, lui-même père de notre auteur, alors que quatre roitelets du Chinchaysuyu auraient succédé au Capac Apo Guamanchaua, reliant ainsi les règnes de Topa Inca et ceux de Huascar et d'Atahuallpa.

Une image figurant sur la page 741 du manuscrit (II et III) mentre un élégant personnage dénommé "Prince Ayala, fils de Seigneur (Capac Churi)", avec au-dessus l'énoncé de ses titres : "Capac Apo Guamanchaua yarobilca allauca guanoco hijo de Capac Apo chaua", Or, ce Capac Apochaua, qui serait le père de ce prince Ayala, a été désigné comme le premier gouverneur incasique et aurait précédé le Capac Apo Guamanchaua: nous nageons ici en pleine incohérence; nous savons que le Capac Apo Guamanchaua est censé être le père de D. Martin Guaman Mallqui de Ayala. Comment alors porterait-il le nom de Ayala et pourquoi est-il figuré sous l'aspect d'un jeune homme vêtu à l'espagnole ? Nous renonçons à comprendre.

Autre part, (358/359), il nous affirme que les secrétaires du Conseil de l'Inca furent les fils et les petits-fils du Capac Apo Guamanchua nommé LLiuyac Poma apo. Ici, nous avons pour une seule fois le nom propre, quoique strictement totémique, d'un Seigneur à insigne de Faucon. Ce haut personnage serait le 3ème successeur du Capac Apo Guamanchua, l'allié de Topa Inca qui est censé être le grand-père paternel de Foma. Plusieurs générations ont été sautées par notre auteur, ou alors, les périodes de gouvernement de ces princes furent très courtes : où sont alors les records de longévité tant physique qu'administrative sans cesse avancés par Poma?

Examinons cette liste : on y reconnaît des noms formés avec Guaman (le Faucon), le Capac Apo Guaman Chaua, puis le Capac Apo Guaman Lliuyac. Leur succèdent des seigneurs au nom de Poma (le puma); le

Capac Apo Carua Poma, le Capac Apo Guayac Poma, le Capac Apo Lliuyac Foma. Pouvons-nous en inférer que le clan des Poma évinça le clan des Guaman dans le gouvernement du Chinchaysuyu? Le père de Foma se nom me "D, Martin Guaman Mallqui de Ayala", soit D. Martin du clan du Faucon de Ayala. On pourrait tirer une conclusion brillante: la combinaison très rare de Guaman et de Poma symboliserait la réconciliation des Faucons et des Pumas. Mais nous savons malheureusement pour cette séduisante hypo thèse que "... Apo Guaman Poma, frère cadet de Capac Apo Guamanchua fut Seigneur du Chinchaysuyu comme S.E. le Duc..." (p. 453). Nous pensons qu'il s'agit de nouveau du rang du Duc d'Albe en Espagne. En plus, nous avons cette ligne de Poma qui figure p. 359, citée plus haut, qui veut que le Lliuyac Poma Apo, soit le Seigneur Puma resplendissant, ait été un Capac Apo Guamanchua, ce qui démontre que l'insigne de Faucon ou le sceptre royal en forme de Faucon n'était pas réservé uniquement aux membres du clan du Faucon.

Des hypothèses telles que celles que nous venons de citer avec précaution, doivent être rejetées, malgré leur aspect séduisant. Qui nous empêcherait alors de croire, "nomen, omen", que Felipe symbolise le baptême catholique, que Foma Guaman traduit l'union des Faucons et des Fumas, et que Ayala signifie l'intégration à l'Espagne ? Comme nous n'écrivons pas le roman de l'Altiplano, nous n'insisterons pas sur cette interprétation romanesque.

T. Mejia Xesspe (XVII/No. 249) nous fait savoir que Mama Pomauallca, le nom de la grand-mère maternelle de Poma, signifie "la dame avec un sac en cuir de puma".

7, Le Capac Apo Guamanchaua

Ce grand-père de Poma est mentionné à la page 111 comme le grand-père de D. Martin de Ayala, et de son fils l'auteur; cette confusion répétée entre grand-père et arrière-grand-père permet de se libérer de certaines définitions de Poma. Il faut lire ici : aïeul. A la page 948, ce même personnage est défini de nouveau comme l'arrière-grand-père de Poma. Lorsque Poma (p. 453) précise le sens de son enquête, il affirme suivre l'exemple de ses grands-pères Topa Inca Yupanqui et le Capac Apo Guamanchua. Nous avons vu plus haut la confusion entre l'allié de Topa Inca et ce seigneur. Les titres s'alignent sans préciser la personnalité du porteur ni sa place dans la chronologie, Il dit ailleurs (p. 397) que le Capac Apo Guamanchua fut arrêté malgré son âge avancé sur l'ordre de Pizarre et torturé, avec d'autres dignitaires, pour l'obliger à révéler la situation de dépôts d'or. Plus tard, il aurait été brûlé vif sur l'ordre de Pizarre (p. 399). Sa soeur serait entrée dans le gynécée de Topa Inca et en aurait eu un fils nommé Quinzo Yupanqui, dont le destin tragique sera évoqué plus loin. (p. 114). Il est donc impossible, avec les pauvres éléments fournis par cette chronique, de donner plus de précisions sur le degré de parenté des souverains du Chinchaysuyu avec Poma de Ayala. Disons qu'ils furent des ancêtres.

8. Don Martin Guaman Mallqui de Ayala, père de Poma de Ayala.

Nous avons admis que l'ami de Topa Inca fut un aïeul de Poma, Or, cet auteur, mentionnant son père, écrit (p. 1078) que "le prince et seigneur D. Martin de Ayala, père de l'auteur de ce livre, qui mangea et vécut avec Topa Inca Yupanqui, guaynacapac Ynga Tupacurigualpa guasca Ynga Yupanqui et mourut en temps chrétiens après avoir servi V. M. pendant de nombreuses années dans les batailles comme seigneur et prince et ensuite servit Dieu dans sa sainte maison de l'hôpital trente ans et termina sa vie bien vieux à l'âge de 150 ans, témoin visuel de l'histoire..." Ici, le père de Poma aurait exécuté les gestes des ancêtres dans ses relations avec Topa Inca. Poma note que les Incas avaient une longévité explicable par la chasteté qu'ils observaient jusqu'à l'âge de 50 ans... et atteignaient facilement 200 ans! (p. 119).

Si nous disons arbitrairement que le père de Poma se retira de la vie civique en 1550, il aurait passé 30 ans dans une pieuse retraite et serait mort en 1580. Comme son fils le fait mourir à l'âge de 150 ans, D. Martin Guaman de Ayala serait né en 1430. Comme Poma déclare avoir 80 ans en 1613, et que par conséquent, il serait né en 1533, son père aurait eu 100 ans environ lors de sa naissance. Il est permis de douter de cette longévité et une fois de plus, on doit admettre que Poma a sauté une ou deux générations, malgré le fait que pages 818 et 819, son père aurait été le fils du Capac Apo Guamanchua: on peut croire que les faits et gestes des aïeux, du grand-père et du père ont été enchevêtrés dans cette histoire inextricable.

Il aurait été ambassadeur du malheureux Huascar emprisonné par Atahuallpa et sa rencontre avec Pizarre et Almagro fait l'objet d'une planche (p. 375) et d'un récit (p. 376 et p. 16). Nous avons déjà vu que cette mission a été attribuée au père de D. Martin, soit le Capac Apo Guaman chua. Puis le père de Poma, huascarien résolu, se serait allié aux Espa • gnols, vainqueurs des Atahuallpistes exécrés. Il aurait servi dans les troupes loyalistes lors des soulèvements des Gonzalo Pirarre, des Carjaval et des Almagro. Il aurait été sous les ordres de Don Luis de Avalos de Ayala à Huarinas en 1547, aurait ultérieurement vaincu Franco Hernandes Giron avec ses camarades Guaman Uachaca et Apo Guasco, à la bataille de Uatacocha (p. 432). Il aurait été nommé capitaine de Vilcapampa par le vice-roi Don F. de Toledo, et aurait fait prisonnier Tupa Amaru lors du soulève ment politico-religieux qui troubla la paix du Pérou (p. 903). Ces nomina tions auraient été confirmées par les vice-rois D. Garcia Hurtado de Mendoza, marquis de Cañete (1590-1595) et D. Luis de Velasco, marquis de Salinas (1596-1604). Le père de Foma aurait eu ainsi le droit de se considérer comme seigneur héréditaire et comme deuxième personne "de la majesté de l'Inca, aujourd'hui Votre Majesté... (903). Mais les titres flatteurs dont Poma affuble son père, seigneur de Lucanas, Soras, Andamarcas et autres lieux, prince du Chinchaysuyu (p. 5) apparaissent dans la préface qu' avec raison Pietschmann qualifie d'apocryphe. Pourrait-on voir dans ce rappel insistant une manoeuvre de Poma pour faire valoir des privilèges douteux dont il ne cesse de réclamer la dévolution, appliquant le vieux principe qui veut qu'une revendication sans cesse répétée finit par créer un droit ? Il déclare en outre qu'il ne plaidera plus mais qu'il ira jusqu'au roi

"Responde el dho autor Sor no boy a pleytear cino abisalle asu magd..." (p. 1107).

Son dossier servirait-il de moyen d'échange pour faire accepter ses revendications personnelles? Au lieu d'un réquisitoire, aurionsnous un placet? Toutes les hypothèses doivent être examinées. Il répète les titres de son père en narrant la fuite de Carjaval (p. 421) et lorsqu'il mentionne le soulèvement de Franco Hernandez Giron (p. 409), il précise que son père est la 2ème personne du royaume. La même énumération de titres se retrouve à la page 433 et Poma affuble son père du titre de duc. Les contradictions et les négligences semblent dues à une erreur lors du collationnement de ses notes, par lui ou par ceux qui les utilisèrent sous son nom. La mission auprès de Pizarre sur la route de Cajamarca est décrite par Garcilaso de la Vega comme une étrange tentative effectuée par un obscur partisan et préparée on ne sait comment par Huascar depuis sa cellule (XI, p. 213) alors que pour Foma, cette rencontre est une gloire familiale.

9. Comment le nom basque de "AYALA" entra dans cette famille indienne.

Il faut mentionner la figure de D. Luis de Avalos de Ayala, qui fut nommé chef de la cavalerie royale par le Président Las Gascas lors des ultimes convulsions de la Conquête (p. 425) et spécialement lors de la bataille de Xacxauana, soit Xaquixaguana, en 1548. Lors de la bataille de Huarinas, en 1547, le père de Poma sauva la vie de cet officier et obtint ainsi le droit de se nommer Ayala. D. Luis de Avalos de Ayala était le père du métis D. Martin de Ayala, qu'il eut d'une union passagère avec Da Juana Curi Ocllo, qui devint la mère de Foma. Il est intéressant de noter qu'une fois de plus, le destin de Ayala et des la Vega se croise : en effet, cette bataille de Huarinas qui vit le début de la fortune du père de Poma fut la cause du discrédit qui frappa le père de Garcilaso de la Vega : rallié à la légitimité, cet aristocrate ne put s'empêcher de donner son cheval à son adversaire battu Gonzalo Pizarro, pour lui permettre de s'échapper. Ce geste de vieille chevalerie fut violemment reproché plus tard en Espagne à son fils.

Nous citerons quelques lignes de ce texte: "... (dans ce cas) il servit sous les ordres d'un chevalier capitaine général très grand serviteur de V.M. nommé le capitaine Luys de Avalos de Ayala, père du Saint ermite martin de Ayala, métis, dont il a été fait mention, dans la bataille livrée dans le Collao (il s'agit des bords du Lac Titicaca), dans la plaine de Huarinas..." (p. 16)...". Au cours de cette bataille livrée contre Gonzalo Pizarro, le père de Poma sauva la vie de Luis de Ayala, qui, se relevant de sous son cheval, le remercia et s'engagea à lui faire obtenir une commission royale et l'autorisa à se nommer Don Martin de Ayala". Cette histoire est confirmée par un texte figurant à la page 736: "... il servit V.M. dans la bataille de Huarina dans le Collao contre Gonzalo Pizarro où il gagna le nom de Ayala. Il servit V.M. dans la bataille contre D. Diego de Almagro le Jeune à Chupas Pampa, il servit dans la bataille de Riatacocha contre D. Franco Hernandes Giron, il fut très généreux, il fut marié à son épouse Da Juana Curi Ocllo, fille cadette et légitime de Topa Inca, et fut

aussi grand seigneur que le Duc d'Albe en Castille ... il fit la paix le premier avec l'ambassadeur du roi-empereur ...". Cette longue citation illustre la méthode ou la manie de Poma. Il répète sans arrêt les services rendus par ses père et grands-pères, les titres et qualités de ses parents, sa filiation flatteuse par le rappel de la légitimité impériale de sa mère. Cn peut se demander si l'on a affaire à un quémandeur matois et insistant. Mais la candeur de Poma est grande : le chef andin au nom totémique, comparé au Duc d'Albe, la mission sans lendemain d'un partisan obscur et dévoué, qualifiée de grand succès diplomatique, tout ceci atténue les fanfaronnades de notre homme. Candeur aussi le fait de présenter son père, D. Martin Guaman Mallqui, comme le frère du roi d'Espagne ; "como hizo buestro ermano capacapo principal como besotros Don martin guaman malqui de ayala hijo lexitimo del Exmo Sor capac apo guaman chaua secunda persona del inca ... " (p. 818).

Comment se fait-il que ni Poma de Ayala ni Garcilaso de la Vega ne parlent l'un de l'autre? Les huascariens étaient restés peu nombreux à la suite de la sanglante purge ordonnée par Atahuallpa après sa victoire sur les troupes légitimistes, purge qui abattit la structure de l'empire plus que l'exécution du pseudo-martyr équatorien. Malgré ce fait, des différences de classe ont dû persister, comme l'écrit autre part Garcilaso. Il était renseigné par sa famille, qu'il quitta à l'âge de 20 ans, en 1559 : il est certain que Cusi Huallpa, son informateur principal, cet oncle qui était aussi atrabilaire que bon lecteur de quipus, ne lui mentionna jamais les cousins pauvres. En effet, si l'on en croit les généalogies de Poma, il serait l'oncle au 5ème degré de Garcilaso, le tronc commun étant Topa Inca, grand-père maternel de Poma et arrière-grand-père maternel de Garcilaso.

10. Da Juana Curi Ocllo, mère de Poma de Ayala,

Examinons le cas de la mère de Poma par l'absurde, puisque cette méthode est la seule valable dans cet imbroglio familial. Si le ralliement du grand-père de Poma a eu lieu en 1450 et que Curi Ocllo a été donnée en mariage au fils du nouveau grand vassal, elle aurait dû avoir 20 ans à cette époque. De ce fait, elle serait née en 1430. Elle aurait eu 100 ans lors de la naissance de Poma, si nous ne tenons compte que de l'âge qu'il affirme avoir en 1613, soit 80 ans. Nous ne tiendrons pas compte de la variante de 88 ans. Ceci est inconcevable et il faut chercher une autre solution. On sait qu'elle eut un fils de D. Luis de Avalos de Ayala. Elle l'apporta au père de Poma, lors de son mariage avec lui. Aucun métis n'a pu naître avant août 1533, nous l'avons dit, même si des cas isolés ont pu se produire le long de la route de Tumbez à Cajamarca et si des jeunes filles furent offertes en 1531 à Tumbez par le général Rumiñavi, ambassadeur d'Atahuallpa auprès de Pizarre et d'Almagro.

Chacun sait que les guerriers au repos recherchent les jeunes femmes et dédaignent les femmes âgées. Les maigres effectifs de la compagnie renforcée de Pizarre n'échappèrent pas à cette tradition des conquérants. La mère de Poma dut donc être jeune et jolie pour être élue par Luis de Ayala et lui donner au milieu de 1533 au plus tôt, un fils métis D. Martin

de Ayala, qui sera prêtre. Si elle était née l'année de la mort de Topa Inca, que Poma s'efforce de faire accepter comme son père légitime, elle aurait eu 40 ans lors de sa rencontre avec Ayala, ce qui rend douteuse une union même brève, car l'alliance avec une princesse royale, comme celle que contracte Pizarre avec Da Angelina, fille de Atahuallpa, se comprend, mais non celle avec une obscure descendante d'un Inca. Conservons pour cette raison l'hypothèse de la jeunesse de la mère de Poma lors de la Conquête. Dans ce cas, elle n'a pu être la fille de Topa Inca décédé en 1493.

Nous avons vu que Poma confond souvent les notions de père et de grand-père. A-t-il agi de même en parlant de Curi Ocllo ? Ceci simplifierait le problème. Comme Poma insiste sur la longévité des Indiens, il n'est pas étonnant qu'il s'attribue les caractéristiques de ceux-ci: si la mère de Poma était née en 1493, son union avec le fils du grand vassal rallié n'était plus indispensable. La situation politique intérieure était bonne et les Incas n'ont pas eu la réputation du geste gratuit! Poma de Ayala insiste trop souvent sur le fait que sa mère est fille légitime de Topa Inca pour ne pas éveiller les soupçons. Il veut trop prouver et alerte la critique.

Basons-nous sur une déclaration de Garcilaso de la Vega, qui éclairera notre lanterne : (XI p. 62) cet auteur écrit : "Dans des cas exceptionnels, il arrivait qu'il (le souverain) donnât à de grands vassaux, seigneurs de provinces importantes, des femmes bâtardes de son propre sang. C'était un moyen pour lui de s'assurer davantage la fidélité de ces princes. Le fait que ces bâtardes, étant de sang mêlé, avaient en quelque sorte déchu du domaine divin . . . autorisait cette coutume sans porter atteinte au principe immuable qui séparait la famille du Soleil de celle des hommes, comme le sacré doit être séparé du profane". Poma, insistant sur la légitimité de sa mère, entre en contradiction avec les principes gouvernementaux.

Dans son énumération des enfants légitimes de Topa Inca, il cite neuf fils plus Curi Ocllo, fille cadette, sans compter les bâtards au sens de la loi péruvienne, nommés les "auquiconas" et les "nustaconas". Mentionnant Huayna Capac, successeur de Topa Inca, il termine une page comme suit : "... lui succéda Guayna Capac ynga (fille cadette Curi Ocllo)," et à la page suivante, il enchaîne sans plus s'occuper de cette incidente et décrit l'habilleme nt de Huayna Capac. On pourrait croire que cette note entre parenthèse signifie : "Huayna Capac et sa fille cadette Curi Ocllo." (p. 111), ce qui donnerait la solution la plus élégante du problème de l'âge de Curi Ocllo, cette princesse aurait alors été jeune en 1532 lors de sa rencontre avec Luis de Ayala, comme Da Isabel Chumpi Ocllo, la mère de Garcilaso de la Vega. La descendance de Topa Inca tombe, le gage d'amitié avec le Capac Apo Guamanchaua disparaît : un touchant roman d'amour et de haute politique s'efface : qui devons-nous croire ?

Page 1107, il confirme sa déclaration de la page 740, sa mère est bien la fille de Topa Inca. Page 1118, il insiste sur sa parenté avec Topa Inca, dont il est petit-fils par sa mère. Page 758, il mentionne les Coyas Cuciuarca et Quispiquipe et cite sa mère parmi les Coyas; c'est-à-dire les reines de droit, ainsi que Da Beatriz Quispiquipe, fille de Sayritopa Inca, que nous verrons plus loin entrer dans la famille.

Sur le chemin de Lima, Poma vieilli, soupire après sa mère

et sur le bon vieux temps. Curi Ocllo était Coya et reine au Pérou, alors que maintenant, dit-il, les personnes de petite vertu (il emploie un terme plus bref) abondent dans les villages et les remplissent de petits métis ... (p. 1128).

Fouvons-nous croire que Curi Cello fut une Coya ou simplement une Nustacona? une bâtarde au sens péruvien du terme, donc une fille née dans le harem impérial et dont la mère n'était pas une fille du Soleil? Garcilaso nous a donné un excellent avertissement avec son texte cité plus haut. Appuyons-nous sur un texte de Garcilaso (p. 200). Il raconte que l'arrière-petit-fils d'un Auqui, c'est-à-dire d'un bâtard impérial, le rencontra en Espagne en 1562. C'était le petit-fils d'un personnage nommé Paullu et lui-même portait le nom de D. Melchor Carlos. Poma (p. 1107), déclare à un riche Espagnol qu'il ne va pas faire de procès, mais qu'il se rend en Espagne en appeler au roi : il mentionne à cette occasion un de ses oncles, D. Melchor Carlos Paullotopa Viracocha Inca qui fut en Espagne. "Don Carlos Paullo Topa Ynga Auquicona fut un bâtard de Huayna Capac Inca. Il servit sous les ordres d'Almagro l'ancien, lors de la conquête du Chili. Il eut un fils légitime D. Melchor Carlos Inca" (p. 181).

Il peut sembler étrange que deux Indiens de bonne souche, portant le même nom, certifié l'un par le nom de son grand-père Paullu et l'autre par son surnom Paullotopa se soient rendus en Espagne. Il doit s'agir du même personnage : la transformation du "U" en "O" est normale. Cr, Foma et Garcilaso ne sont parents que par Topa Inca, le père supposé de Curi Ocllo. Garcilaso dit que D. Melchor Carlos est l'arrière-petit-fils d'un Auqui, soit d'un bâtard, il s'ensuit que la naissance légitime de Curi Ocllo est peut-être un conte respectueux. Tenons compte de la morgue de Garcilaso, pour lequel rien n'existe en dehors de son petit clan familial! Mais pourquoi son oncle ne mentionne-t-il pas son existence?

A propos de ce D. Melchor Carlos, Garcilaso dit qu'il est le fils d'un de ses compagnons de jeux : Garcilaso est né en 1539; en 1562, il aurait eu 23 ans :on peut douter de la filiation de ce Melchor Carlos. D'autre part, il serait en 1562 l'arrière-petit-fils de Huayna Capac monté sur le trône en 1493. Autant Poma accorde de longévité à ses Indiens, autant Garcilaso semble démontrer leur précocité.

11. D. Martin de Ayala, frère métis de Poma de Ayala.

Nous savons que Da Juana Curi Ocllo eut un fils du capitaine Luis de Avalos de Ayala. Le nom de ce métis apparaît à plusieurs reprises dans la chronique. Chaque fois Foma insiste sur le caractère du métissage de ce demi-frère. Cette insistance a un but. On sait que le droit ne prévoit pas l'administration de preuves négatives, mais ces prouves peuvent créer un climat moral dont le juge peut tenir compte. Lorsque Foma souligne ce métissage, il insiste alors sur son indianité. Il écrit par exemple "ce métis fameux par ses vertus et ses oraisons "(p. 15)..." (le beau-père de Martin) il éleva son beau-fils et ses fils, les châtiant..."(p. 15)..." Le F. de Ayala enseignait à son parâtre, D. Martin de Ayala..." (p. 18)..." "et ici terminèrent leur vie son parâtre D, Martin de Ayala et sa mère Da Juana Coya qui furent enterrés à St.-François..." (p. 20)"... il (le père de

Poma) servit à un capitaine général, D. Luis de Avalos de Ayala, père du Saint ermite Martin de Ayala, métis... "(p. 16) et enfin ... "... le capitai - ne D. Luis de Avalos de Ayala, père du frère de l'auteur nommé le P. Martin de Ayala, prêtre ordonné... qui mourut à l'hôpital de Guamanga... "(p. 393).

Four cette raison, Poma, nous le répétons, s'affirme Indien et non métis. Certains auteurs prétendent qu'il fut demi-sang. Pourquoi un Péruvien n'aurait-il pas pu rédiger une chronique, même aussi imparfaite de forme que celle que nous examinons ici? Les Péruviens qui avaient mis sur pied une organisation sociale qui hallucina l'Europe pendant 3 siècles, tant la réalité dépassait l'utopie, auraient-ils été incapables de donner un écrivain? On trouve naturel que le Pape Paul III ait promulgué la Bulle "Sublimis Deus" du 9.6.1537, qui reconnaissait aux Indiens la capacité de comprendre et de recevoir la foi chrétienne et l'on s'étonnerait de la notation même barbare d'impressions et de revendications?

Ce métis apparaît plusieurs fois de ns les dessins de Poma. Il reçoit l'illumination divine, entouré de son beau-père et de sa mère (p. 14). Nous le voyons prêtre, au milieu de sa famille, composée de sa mère, de son beau-père et de son demi-frère, Poma de Ayala (p. 17). Réfugié à l'hôpital de Guamanga, il se donne la discipline dans la chapelle de cet établissement sous les yeux de D. Beltram de Caseydes, administrateur de l'hôpital.

Lors du soulèvement commandé par Martin Arbieto et D. Tomas Topa Inca Yupanqui, il chercha le martyre (p. 461), mais, malade, se rendit à Cuzco et revint ensuite à Guamanga où il mourut saintement, Adversaire féroce des mauvais prêtres, Poma parle avec attendrissement des vertus chrétiennes de ce demi-frère.

12. La famille de Poma de Ayala.

Nous grouperons sous ce nom tous ceux que Poma cite comme lui étant apparentés, sans pouvoir toujours distinguer les vrais parents des alliés ou des collatéraux.

Quizo Yupanqui

Nous savons que lors de l'alliance entre Cuzco et le Chinchaysuyu, Topa Inca est censé avoir donné sa fille Curi Cello au fils du Capac Apo Chaua. Celui-ci aurait donné sa soeur en mariage à Huayna Capac, le dauphin (p. 114). Cet échange de femmes semble étrange, vu les différences probables d'âge entre les deux époux. Admettons cette union: Foma nous fait savoir qu'elle eut un fruit: Quizo Yupanqui, oncle maternel de Poma. Ce frère illégitime de Huascar fut tué vers 1545 près de Lima, par le Capitaine Luis de Ayala, père du frère métis de Poma, au cours d'une bataille dans laquelle Quizo Yupanqui est décrit comme très agile et véloce. Si l'union de ses parents eut lieu vers 1450, comme il est logique de le supposer, ce vaillant guerrier aurait eu alors 115 ans lors de ses prouesses pédestres! (p. 393).

Dans son énumération des enfants de Huayna Capac, Poma

cite à côté de cet oncle Quizo Yupanqui, un autre prince bâtard, Paullo Topa, fils de l'Inca et de Azca Tituatauchi. Or Garcilaso de la Vega, (p. 200) cite Paullu, et un autre prince bâtard nommé Titu. Il serait intéressant de connaître le sens de ce dernier nom, qui apparaît dans celui de la mère de Paullo Topa.

Ses frères et ses soeurs (?)

Poma donne une liste copieuse de parents (p. 740) : elle débute comme suit : "... Auqui Capac Churi principe... de este reynos hijos y nietos y bisnietos de los reyes Ynga... "autrement dit, les princes bâtards (auqui) fils, petits-fils et arrières-petits-fils des Incas... Il cite entre autres un personnage dont nous avons déjà parlé, D. Melchor Carlos Paullotopa ynga, qui fut en Espagne en 1562 d'après Garcilaso, quatre autres princes et surtout Da Beatriz Quispiquipe Coya et Da Juana Curi Ocllo, fille de Topa Inca le dizième Inca et son fils D. Ph. de Ayala, (donc l'auteur), D. Franco de Ayala, D. Martin de Ayala, D. Juan de Ayala, D. Melchor de Ayala, Da Ysabel de Ayala, qui sont de caste et de sang royaux. Donc le D. Martin de Ayala ne peut être ni le père ni le demi-frère de Poma, mais un fils de notre chroniqueur. Les autres noms semblent être ceux de fils de Poma, car nous trouvons un D. Franco qui l'accompagnera sur le chemin de Lima (p. 1095).

Ici, seule Da Beatriz Quispiquipe (p. 181) est nommée Coya, la mère de Poma et les autres personnes énumérées à sa suite semblant être simpleme nt de sang royal mais sans dignité royale. On voit donc Poma et sa mère apparaître dans une liste de bâtards, et non plus descendre légitimement d'un Inca. Nous verrons sous peu ce D. Martin figurer dans une étrange affaire.

Da Beatriz Quispiquipe

Examinons maintenant la généalogie impériale. Huayna Capac et son épouse Mama Runtu eurent un fils, Manco Inca, qui faillit expulser les Espagnols lors de sa révolte de 1536-1537. Manco Inca eut un fils, Sayritopa Inca qui épousa Da Beatriz Coya (Quispiquipe) entre 1555 et 1561, puisque ce mariage eut lieu sous le proconsulat du vice-roi, le Marquis de Cañete. Sayritopa, fils de Manco Inca et de Da Cuciarca (Coya qui a déjà été nommée dans cet article), aurait épousé sa soeur Béatriz avec la dispense de D. Juan Solano, archevêque de Cuzco (p. 442-443). Il nous semble êtrange que l'Eglise ait autorisé un mariage incestueux qui devait la remplir d'horreur. Sayritopa eut un fils, nommé Topa Amaru, pris à l'âge de 15 ans, et qui fut exécuté sur l'ordre du vice-roi de Toledo. Il fut la victime innocente d'un revival religieux assimilé à une révolte. Sayritopa eut une fille, Da Beatriz, qui paraît-il épousa un certain D. Martin de Ayala, que nous pouvons croire fils de Poma de Ayala, pour les raisons exposées ci-dessus.

Quelle importance peut avoir pour nous cet événement mondain? Le texte de la page 758 dit par exemple: "les dames reines coyas comme cuciurca coya et quispiquipe coya Da juana Curi Ocllo, fille cadette et légitime de Topa Inca et Da Beatriz quispiquipe, fille légitime de Don Cristobal Sayritopa Inca, femme du capitaine Martin de Ayala sont reines.." et il mentionne à nouveau cette union un peu plus loin.

Cr, page 443, Poma écrit que Da Beatriz coya épousa Martin Garcia de Cyola, qui (page 450) est crédité de la capture de Topa Amaru (fig. p. 449). Cependant, à la page 903, énumérant les services rendus par son père, Poma lui attribue la capture de Tupa Amaru. Nous sommes de nouveau dans une impasse. Ces variantes ne sont pas les seules. On pourrait admettre des erreurs dans des récits concernant des tiers, mais on peut exiger d'un auteur qu'il connaisse au moins l'histoire de sa famille. Le vêtement du dandy de la page 741 pourrait le faire prendre pour un jeune homme : nous avons vu que ce Auqui Churi Principe Ayala ne peut être qu'un des aïeux. Ce nom Ayala semble bien répandu! Un haut dignitaire nommé Don Franco Guaman guachaca de Ayala, petit-fils légitime du Capac Apo D. Juan Guaman guachaca, dans la province de Lucanas, le porte, alors que l' auteur en est l'administrateur. Dans une autre province, le gouverneur serait D. Martin Capac Apo Quicyabilca de Ayala, neveu légitime du Capac Apo D. Diego Quicyabilca (p. 809). Que devient alors devant l'extension de ce patronyme basque, la légende qui veut que le père de Poma ait reçu ce nom en récompense de sa valeur à Huarinas ? Tout le monde se nomme donc Ayala, chez les alliés et collatéraux ?

Mentionnant l'âge avancé de son père (150 ans) et sa descendance, Poma mentionne comme fils légitimes(ici fils est au singulier et légitime est au pluriel, pour notre plus grand embarras), D. Felipe Guaman Poma de Ayala, (donc l'auteur), don Melchor de Ayala, don Diego de Ayala, don Franco de Ayala, don Martin de Ayala et les autres petits-fils et petites-filles (p. 76). La présence de D. Martin de Ayala nous laisse croire que cette liste de noms correspond à celle des enfants de Poma (nous avons déjà mentionné D. Franco et D. Martin).

Foma utilise fils et petit-fils avec négligence. De là notre trouble en lisant ses contradictions. Il dit par exemple "... il laissa sa couronne au roi-empereur Don Carlos et à son fils Don Philippe II et Don Philippe III...". Dans sa parentèle, Poma, toujours soucieux cependant de se pousser en avant en citant ses relations, ne mentionne pas sa cousine, Da Angelina, fille d'Atahuallpa, maîtresse de Pizarre... (XI/200).

13. Felipe Guaman Poma de Ayala vu par lui-même.

Nous pouvons ne pas croire à sa généalogie si sujette à caution. Examinons l'homme en lui-même, à l'aide de quelques renseignements personnels glanés dans un fatras de vantardises et une somme de courageuses dénonciations d'abus coloniaux. Dans la préface que Pietschmann, avec raison, qualifie d'apocryphe, le père de celui-ci, le recommandant au roi, en 1587, mentionne tous les services rendus, l'intelligence, l'habileté, la curiosité de son fils légitime, Don Felipe Guaman Poma de Ayala, qui est un seigneur et le premier gouverneur des Indiens et des caciques des provinces (ici suit la liste des titres bien connus), qui il y a une vingtaine d'années a écrit une histoire de feus nos aïeux et pères (II/6), Qui sait si cette première histoire à laquelle fait allusion D. Martin Guaman Mallqui de Ayala n'est pas la source de la Chronique; nous aurions ainsi une explication des variantes, d'autant plus que Poma, autre part, fait allusion à d'autres textes. Il se décrit ainsi; "... ce livre et chronique... me coûtèrent 30 ans de

travail si je ne me trompe pas, mais en tous cas 20 ans de travail et de pauvreté, abandonnant mes maisons, mon fils, et mes biens et j'ai travaillé en me mêlant aux pauvres et servant à Dieu et à Sa Majesté, apprenant les langues et à lire et écrire servant les docteurs (l'Eglise à notre avis) et à ceux qui ne savent pas, et je me suis instruit dans les palais dans le gouvernement à l'Audience, et servant Messieurs les Vice-rois, auditeurs, présidents et alcaldes de cour, et les personnes les plus illustres...i'ai servi d' interprète (lengua) et j'ai parlé avec des Indiens pauvres, des Espagnols pauvres et des nègres pauvres ... et si je voulais écrire tout ce qui m'est arrivé dans les villages ... ferait soit pleurer soit rire... et ainsi je l'ai vu de mes yeux..." (p. 701). Cette longue citation qui a gardé le style barbare de la chronique, nous présente un Poma assez simple. Comme "les quipus ne sont pas de l'écriture, "dira-t-il à la page 367, "... il interrogea les Indiens et rendit compte de ce qu'il avait appris pour le service du roi et de l'Eglise ... "Il énumère à la page 11 toutes les langues indiennes qu'il sait parler et avec une rare modestie, il mentionne la rudesse de son esprit et de ses yeux, il est aveugle (il lit donc avec difficulté, car ciego pour lui se traduit par analphabète). Il n'est ni lettré, ni docteur, ni licencié et ne sait pas le latin (p. 8). Tout ceci apparaît dans sa lettre datée du 1er janvier 1613, adressée à Philippe III.

Il rappelle avoir parcouru le monde, il dit avoir 80 ans quand ce n'est pas 88, (p. 1094 et 1096). Rentrant chez lui très âgé, presque nu (alors que dans sa jeunesse il était vêtu de soie), nu-pieds et maigre, il ne fut reconnu de personne. Il avait abandonné sa famille et ses biens pour courir le monde et ne s'occupa pas de sa fortune qui s'élevait à 20.000 (?) (p. 1094). Il servit ainsi le roi pendant 30 ans.

Poma a l'habitude de citer la liste entière des titres et des qualités des personnes dont il parle. Il donne cependant peu de noms vérifiables sauf en ce qui concerne les Espagnols. On croirait entendre les papotages d'un salon, au cours desquels on mentionne l'ambassadeur de ... le ministre de ... le délégué permanent de ... le chef de la mission économique de ... le général commandant la Xème division ... Il emploie sans cesse des abréviations comme "dho" pour dicho, "Pe" pour Padre, "Ynos" pour Indios, etc. Il a une assez forte connaissance juridique, qui ne semble pas avoir été acquise dans quelque institut spécialisé, mais au contraire dans la fréquentation de la basoche, c'est-à-dire la corporation des avoués, notai res, avocats, huissiers, et autres officiers ministériels. L'énumération systématique des titres et qualités évoque immédiatement les minutes payées à la page; les abréviations sont le langage secret de cette corporation.

Il est procédurier en diable. Il attaque les fonctionnaires, les curés, et dénonce toute atteinte au droit et aux bonnes moeurs. Il affirme ses droits sur des terres occupées par ses ancêtres, réels ou supposés, et insiste sans cesse sur la confirmation de ces droits immobiliers par les vice-rois, y compris Don Luis de Velasco, marquis de Salinas, dont le mandat dura de 1596 à 1604. Il affirme que son voyage d'enquête est une des prérogatives héréditaires et procède d'une tradition remontant à Topa Inca. Il énumère ses titres et modestement, affirme que son rang, au Pérou, correspond à celui du Duc d'Albe en Espagne (p. 1020). Il place la figure de l'inoubliable grand-père sur la carte du Pérou (p. 984). Il a un procès au sujet de terres dont la possession familiale remonte à la création du monde. Ces

propriétés se trouvent dans la Vallée de Chupas qui vit la défaite d'Almagro le Jeune, soulevé contre la couronne, en 1542, sans compter une série de fermes et de lieux-dits dans la Vallée de Santa Catalina, parcelles délimitées par des bornes reconnues par un licencié Montalbo, ce qui mit fin théoriquement à un procès de bornage. Mais un rustre ignorant, adjoint du préfet de Guamanga, nommé Pedro de Reurra, ne veut rien savoir de la décision, Dans cette occasion, Poma demande simplement au roi d'envoyer deux notaires ... (p. 904). On peut admettre qu'il a constitué son dossier au cours de sa vie de petit fonctionnaire-interprète. Nous savons qu'il fut "lengua", c'est-à-dire traducteur. Il s'est mêlé aux pauvres, car ce sont justement les pauvres gens qui forment la clientèle des tribunaux leurs petites misères et leurs petits délits, alors que les affaires importan tes sont généralement arbitrées hors des palais de justice. Il le dit clairement"... je me suis fait pauvre et nu, pour voir le monde..." (p. 1094). Ajoutons à cette expérience personnelle de la pauvreté la position mentale bien connue de tous ceux qui, ayant à servir d'interprète en faveur d'un pau vre diable plus ou moins délinquant, prennent inconsciemment le parti de celui-ci. On voit se dessiner à petites touches un portrait beaucoup plus sympathique du vrai Poma. C'est un autre homme que le snob vaniteux entiché de noblesse. Il a des accents messianiques. A la fin de sa vie, il se sent appelé à une mission : il est l'égal du roi d'Espagne, il est roi tout autant que le petit-fils de Don Carlos, sa noblesse remonte à la création du monde ...

Mais ceci arrive au moment où il vieillit, lorsque les qualités se sclérosent, lorsque la vertu devient un tic. Il insiste sur ses trente ans de bons et loyaux services. Veut-il présenter les doléances de l'Altiplano ou les siennes ? A-t-il visité tout le royaume ? On ne peut répondre mal gré son petit traité de géographie coloniale. On peut croire que du "RReyno de Piru" il connaît surtout sa province, les environs de Guancabilca, même s'il décrit les itinéraires andins jalonnés de tambos.

Il reconnaît la légitimité de la royauté de Philippe III sur le Pérou, il est le successeur naturel de Huascar mort sans héritiers, il demande que "Dieu augmente sa vie pour le gouvernement du monde et la défense de notre sainte foi catholique au service de Dieu et moi le premier je lui offre un de mes fils prince de ce royaume, petit-fils et arrière-petit-fils de Topa Inca Yupanqui le dixième roi ce grand savant qui promulgua les ordonnances... étant le second un prince du roi noir de Guinée, le troisième du roi des chrétiens de Rome ou d'un autre roi du monde et le quatrième le roi des Mores du Grand Turc... les quatre couronnés, avec leur sceptre... (p. 948)... pour entourer le roi du monde et le séparer de la foule."

Vieilli, ruiné, affamé, larmoyant, Poma de Ayala ne nous fait grâce d'aucune des misères qui l'accablèrent à la fin de sa vie. Le récit de ses disputes, de ses malheurs, des vols dont il fut victime, des dénis de justice dont on l'abreuva, lui, le justicier, lui, le seigneur du Chinchaysuyu, lui, la 2ème personne du roi, lui, dont les terres appartenaient à sa famille depuis la création du monde, ne nous épargne aucun détail. Ces plaintes personnelles s'intercalent parmi des prises de position courageuses. A la fin de sa chronique, il est décevant. On peut admettre que cette fin de son récit fut rédigée à Lima où il arriva démuni de tout. Ce dramatique récit nous apitoie. Il donne deux versions presqu'identiques (p. 1096 et 1120) de

son voyage. Le 2ème dimanche de Carême 1613, il rencontra un brave homme, D. Miguel Machado, et de pauvres Indiens. Sous la neige et la pluie, escorté d'un cheval et de deux chiens, il chemine en compagnie de son fils D. Franco, Il dort dans des grottes sur la route de Xauxa (p.1114), arrive affamé dans un village et y entend un sermon le jour du Vendredi Saint. Puis, il est aidé par deux mineurs et un chantre "christiannissime" D. Juan Bautista Uamalli Chuquillanquis, fils d'un alcade local, et reçoit les confiden ces d'Indiens plus que misérables. Il abandonne ses bêtes, retourne en arrière, reprend sa route et arrive à Lima avec un compagnon aussi pauvre que lui. Ici, il ne mentionne plus son fils.

Suivons le récit de Foma de Ayala. "... Ainsi s'en furent l'auteur et ce pauvre homme. Ils entrèrent à la ville des rois de Lima très tardivement et ils ne trouvèrent aucune auberge ni personne pour les aider. Ils étaient si pauvres qu'ils dormirent dans un corridor sans manger et leurs bêtes furent sans herbe à cause de leur pauvreté. De là, ils s'en furent audelà de la rue de la barrière et ils se mirent dans une maison devant le monastère des Soeurs déchaux. Ils frappèrent, mais on les jeta à la rue en les voyant si pauvres et si déguenillés malgré qu'ils eussent supplié que pour l'amour de Dieu et de sa mère, Sainte Marie, on eût pitié de ce pauvre auteur ..." (p. 1125). Plus loin, il raconte avoir mendié pour subsister.

Il dit être parti en 1613, mais que devient alors son allusion au sermon du jour des Cendres de 1614, dans les montagnes ? Ce texte a donc été terminé à Lima. Qui sait s'il a rencontré le P. Salinas de son vivant ? Nous ne savons plus rien de la vie de celui qui voulut alerter Philippe III et l'informer de ce qui se passait dans ses dépendances andines.

14. Le manuscrit de Poma de Ayala.

On pourrait croire que les variantes signalées ou les erreurs relevées pourraient être confirmées par le matériel supportant ce texte. Il se compose de feuillets de papier de même qualité, sans filigrane et n'a fait encore l'objet d'aucune étude technologique (*). L'écriture est lisible et même agréable à la vue. Il serait bon de la faire analyser suivant les méthodes criminalistiques: l'analyse des diverses écritures ne peut s'effectuer que par la comparaison d'agrandissements effectués d'après l'original, l'impression fac-similénivelant les caractères propres à ces graphismes. La détermination des traits personnels du ou des scripteurs suivra les mêmes procédés.

Souvenons-nous que Poma écrit (p. 904) "... l'Inca, qui est maintenant le roi catholique ne les défend pas (les Indiens) comme je l'ai déclaré dans d'autres écrits ...". On peut en conclure que des versions antérieures à celle que nous connaissons ont été rédigées et sans doute perdues ou mal insérées dans ce texte. Par exemple, il narre la fuite et la

^(*) Nous remercions vivement M. Käre Olsen, conservateur de la section des manuscrits de la Bibliothèque royale de Copenhague d'avoir bien voulu, par sa lettre du 17 mars 1960, nous fournir ces renseignements que personne, semble-t-il, n'avait jamais sollicités.

capture de D. Franco Hernandez Giron (à la page 433 et il reprend exactement le même récit à la page 435), Posnansky relève que la mention "para ciegos" soit "pour les aveugles", qui paraît dans le frontispice, signifie "pour les personnes ne sachant pas lire". Devons-nous en inférer qu'il destinait ce manuscrit à l'impression ? Il faudra un jour examiner ce manuscrit sous l'angle strictement technique: l'écriture, l'orthographe, le style, le dessin, afin de pouvoir en préciser la valeur, alors qu'on ne le connaît que sous son aspect pittoresque.

15. La famille de Felipe Guaman Poma de Ayala dessinée par lui-même,

- p. 130 Topa Inca, le grand-père maternel, père de Curi Ocllo.
- p. 138 Mama Ocllo, épouse de Topa Inca, grand-mère maternelle, mère de Curi Ocllo.
- p. 331 Topa Inca et Mama Ocllo se promènent en litière.
- p. 165 Le Capac Apo Guamanchaua, père de D. Martin Guaman Mallqui de Ayala.
- p. 340 Le Capac Apo Guamanchaua, grand-père de Poma a le droit de se promener en litière.
- p. 173 Capac Pomaguallea, épouse du Capac Apo Guamanchaua, grand-mère paternelle de Poma.
- p. 375 D. Martin Guaman Mallqui de Ayala, père de Poma, ambassadeur de Huascar auprès de Pizarre.
- p. 757 Curi Ocllo, fille de Topa Inca et de Mama Ocllo, mère de Poma de Ayala (Dona Juana).
- p. 432 D. Martin Guaman Mallqui de Ayala combat contre Francisco Hernandez Giron à la bataille de Chuquinga.
- p. 14 D. Martin Guaman de Ayala, Dona Juana Curi Ocllo et son fils métis D. Martin de Ayala.
- p. 17 Le père, la mère, Poma et le frère métis (prêtre).
- p. 19 D. Martin de Ayala, le métis se donne la discipline dans la chapelle de l'hôpital de Guamanga.
- p. 366 Poma de Ayala au début de son enquête.
- p. 1095 Poma de Ayala et son fils D. Franco sur la route de Lima.
- p. 961 Poma de Ayala exposant les misères péruviennes à Philippe III.
- p. 392 D. Luis de Avalos de Ayala, père du demi-frère métis de Poma.
- p. 739 D. Melchor Carlos, oncle de Poma, qui visita l'Espagne.
- p. 741 Capac Apo Guamanchaua prince Ayala, un parent de Poma (cousin ou oncle).
- p. 358 Apo LLiuyac Poma, cousin de Poma, comptable impérial, fils du Capac Apo Guamanchaua LLiuyac apo Poma.

16. Conclusions,

Parce que Poma de Ayala s'est constamment contredit dans ses explications, nous ignorons le lieu et la date de sa naissance, tout comme le lieu et la date de son décès. Sa filiation paternelle et maternelle est sujette à caution; elle appelle de nombreuses réserves et ne doit être utilisée qu'avec prudence.

Nous ignorons quand, où et avec qui il fut marié. Nous savons uniquement qu'il eut en tous cas deux fils, dont l'un l'abandonna et l'autre, D. Franco, l'accompagna sur la route de Lima, sans que nous sachions ce qui lui advint dans la capitale.

Il nous dit qu'il fut interprète dans l'administration et dans l' Eglise. Nous ignorons cependant où il fonctionna et quelle fut la durée de son emploi. Nous savons par ses propres déclarations qu'il était vêtu de soie en 1580 et déguenillé en 1613. Nous savons aussi qu'il était riche avant son enquête et qu'il arriva mourant de faim à Lima.

Nous ne savons quand et où il commença la rédaction de sa chronique et combien de version il rédigea. Nous ne connaissons pas ses itinéraires, et nous ignorons s'il sortit du Pérou. Sa géographie du Pérou et son Baedeker des tambos ne peuvent nous renseigner.

Nous ignorons quand, où et par qui il fut baptisé Fhilippe. Nous ne savons pas s'il portait ses deux noms totémiques avant ce baptême. Seule la consultation de registres d'état-civil pourra nous renseigner.

Nous connaissons ses mésaventures avec ses contemporains, ainsi que ses différends avec l'administration, Nosu connaissons le nom de ceux qui le volèrent tout comme celui de ceux qui le nourrirent. Administrativement, c'est peu, Avec une telle carence de renseignements, aucun fonctionnaire, fût-il le plus compréhensif, ne pourrait lui délivrer le plus sommaire titre d'identité, de séjour ou de voyage. La menace du corregidor se comprend lorsque nous nous souvenons qu'il ignorait l'existence d'une cedule royale garantissant aux descendants des Capac Apo Guamanchaua le droit de se nommer princes et d'être par droit de naissance, reconnus comme les seigneurs du Chinchaysuyu.

Cublions certaines de nos hypothèses qui peuvent paraître fragiles. Considérons que Poma de Ayala est un être vivant et non une signature collective ou fabriquée de toutes pièces. Disons qu'il a existé, même s'il n'a pas rédigé toute la chronique qu'on lui attribue, même s'il ne parle de lui qu'à la 3ème personne, le Nous de Majesté lui semblant insuffisant. Il se comporte, selon ses dires, comme un descendant de rois et d'empereurs.

Sans état-civil, sans papiers justifiant son origine, il est plus vivant que nombre de personnes munies de cartes d'identité et qui n'existent, dans le fond, que parce que certaines cases de registres officiels portent quelques inscriptions les définissant légalement, alors que dans le cas de Foma, ces cases restent vides.

Cn ne peut condamner un homme uniquement sur les traits déplaisants de son caractère ou pour des faits, qui pour n'être pas répréhensibles, sont peu dignes d'estime. Il faut tenir compte des éléments favorables et de ses qualités propres, Auto-suggestionné, semble-t-il, par le mythe d'une ascendance flatteuse, par la haute idée qu'il a de lui-même, Foma veut incarner l'Indianité persécutée. Fetit-fils de rois par son père, petit-fils d'empereurs par sa mère, au gré d'une généalogie peut-être artificielle, il a pris conscience de sa mission. Seigneur indien, il est le protecteur naturel des opprimés devant le Roi d'Espagne, successeur légitime de l'Inca,

mort sans postérité. Ce quichottisme date de 1613 et rend Poma sympathique. Au moment où le Chinchaysuyen se penche dans les Andes sur la condition humaine, Cervantès, en Castille, fait de même durant un identique temps de mépris.

Cet homme tout à l'heure ridicule, à la recherche de personna - ges voulant jouer le rôle d'ancêtres, se dégage de la foule terrorisée. Il se dresse entre elle et l'iniquité. Après réflexion, peu importe qu'il ait été un solliciteur ou un justicier. Il a laissé un document humain de haute qualité.

Nous venons de pourchasser son ombre à travers les 1279 pages de sa maladroite chronique, hésitant sur ses fautes de style, sur les erreurs d'orthographe, trébuchant sur les pièges qu'il tend sous nos pas, erreurs, variantes, contradictions, omissions, extrapolations, exagérations, vantardises, mensonges ou illusions... Il ne cesse d'intriguer notre curiosité. Matois et sincère, geignard et agressif, affabulateur et témoin implacable, entiché de noblesse par goût et bohême par devoir, Poma de Ayala ne peut être disséqué comme une fiction littéraire. Ses propres contradictions lui fournissent la légitimité que ses récits généalogiques sont incapables de garantir. Au-dessus des ombres qui ont été relevées ici sans hargne, on perçoit des lumières, qui, elles, feront l'objet d'une étude prochaine.

17. Bibliographie.

- I. ARGUEDAS José Maria Notas elementales sobre el arte popular religioso y la cultura mestiza de Huamanga. Revista del Museo nacional, Lima, Peru. Tomo XXVII. 1958, pp. 140-194.
- II. AYALA (Felipe Guaman Poma de) Nueva Coronica y Buen Gobierno de Don Felipe Guaman Poma de Ayala. Codex péruvien illustré. Université de Paris. Travaux et mémoires de l'Institut d'ethnologie. XXIII. Paris 1936.
- III. AYALA (Felipe Guaman Poma de) El Primer Nueva Coronica Ibuen Gobierno compuesto por Don Phelipe Guaman Poma de Aiala. Ed. Instituto "Tihuanacu" de Antropologia, Ethnografia y Prehistoria. La Paz (Bolivia) 1944.
- IV. BAUDIN Louis L'empire socialiste des Inka. Université de Paris. Travaux et mémoires de l'Institut d'ethnologie. V, Paris 1928.
- V. BAUDIN Louis La vie quotidienne au temps des derniers Incas, Hachette. Paris 1955.
- VI. BUHLER Alfred La Coca. Revue Ciba. Juillet 1946, No. 53.
- VII. CHINARD Gabriel L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVIIe et au XVIIIe siècle. Droz. Paris 1934.
- VIII. CHOY Emilio De Santiago matamoros à Santiago mata-Indios. Revista del Museo nacional. Lima Peru. Tomo XXVII. pp. 195-272.
- IX. DIETSCHY Hans La médecine dans l'ancien Pérou. Revue Ciba. 1945 No. 47.
- X. FARFAN José M.B. Antroponomias indigenas. Revista del Museo

- nacional. Lima Peru. Tomo XXVII. pp. 31-39.
- XI. GARCILASO DE LA VEGA Les Commentaires royaux ou l'histoire des Incas de l'Indien Garcilaso de la Vega. 1539-1616, première édition critique traduite et établie par Alain Gheerbrant. Club des libraires de France. Paris 1959.
- XII. Histoire universelle des explorations. Vol. II. Paris 1955, par Jean Amsler, Direction de L.H. Parias.
- XIII. KUBLER Georges The Quechua in the colonial world. Handbook of South American Indians. Vol. II. pp. 331-410. Smithsonian Institution. Bureau of American Ethnology, Bulletin 143. Washington 1946.
- XIV. LASTRES Juan B. La "Citua" o "Coya Raimi", fiesta purificadora del pecado-enfermedad. Revista del Museo nacional. Lima. Feru. To-mo XXV. pp. 233-256.
- XV. MARKHAM Clements The Incas of Peru. London, Smith. Elder and Co, 1910. Cité dans Tello, XXVII. pp. 103/104.
- XVI. MEANS Fhilip Ainsworth Some comments of the inedited manuscript of Poma de Ayala. American Anthropologist. Menasha. New series. T. XXV. 1923. pp. 397-405. Cité dans Tello. XXVII. pp. 105-109.
- XVII. MEJIA XESSPE Toribio Traduccion de las voces indigenas empleadas por Guaman Poma en su capitulo sobre las primeras edades del Peru. In Tello. XXVII. pp. 63-76; Publicaciones del Museo de Antropologia. Lima 1939. Vol. I. No. 1.
- XVIII. PIETSCHMANN Richard Nueva Coronica y buen gobierno des Don Felipe Guaman Poma de Ayala, eine peruanische Bilderhandschrift. Nachrichten von der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, Philologisch-historische Klasse aus dem Jahre 1908. Berlin. Weidmannsche Buchhandlung 1908. En français dans II. -P. VII-XXVIII.
- XIX. PIETSCHMANN Richard Some accounts of the illustrated chronicle by the peruvian Indian, D. Felipe Huaman Poma de Ayala. International Congress of Americanists. Proceedings of the XVIII Session, London 1912. London, Harrison and Sons. part, II. 1913. pp. 510-521, Cité par Tello. XXVII, pp. 93-101.
- XX. POITRIN Dr. Note sur No. XIX, dans Journal des Américanistes. Paris 1914. T. XI. p. 308.
- XXI. PRESCCTT W. H. Histoire de la conquête du Pérou. Faris et Bruxelles. Firmin Didot. 1861. 3 vol.
- XXII. RIVET Faul Avant-propos de II.
- XXIII. RIVET Paul Présentation de II dans Journal des Américanistes, Paris. 1936. Nlle série T. XVIII. 2ème fasc. p. 397.
- XXIV. ROWE John Howland The Kingdom of Chimor. Acta americana Vol. VI. Janvier Juin 1948, No. 1-2,pp. 26, 59.
- XXV. RCWE John Howland Inca culture at the time of the spanish conquest.

 Handbook of South American Indians. Vol;II. pp. 183-330. Smithsonian

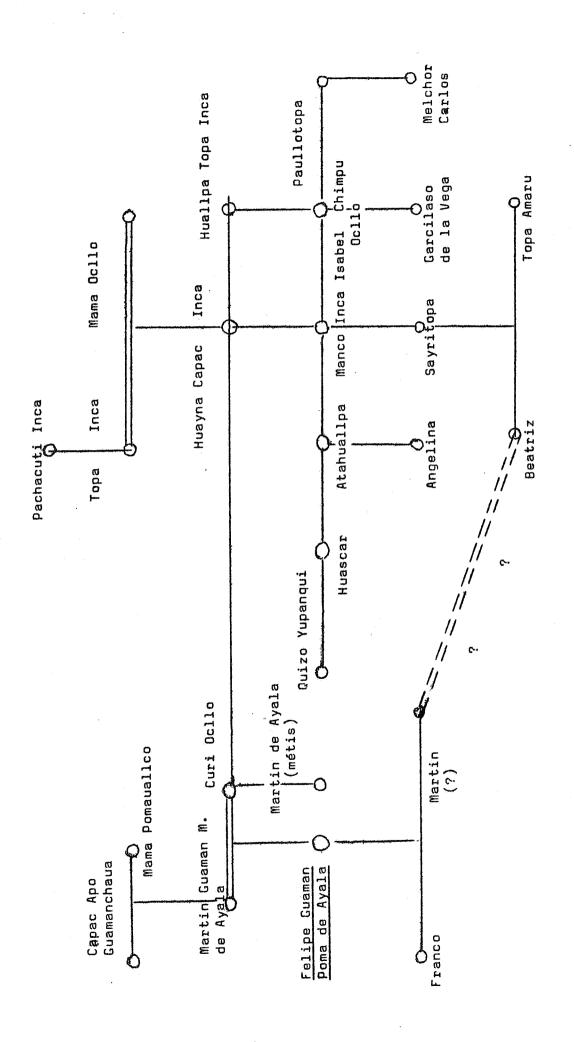
- Institution, Bureau of American Ethnology, Bulletin 143. Washing ton 1946.
- XXVI. TELLO Julio C. Las primeras edades del Peru por Guaman Poma. Ensayo de interpretacion, Lima 1939, Publicaciones del Museo de Antropologia, Vol.I. No.1, pp. 5-59.
- XXVII. VALCARCEL Luis E. El "Memorial" del Padre Salinas. Revista del Museo nacional. Lima, Peru. Tomo XXV, 1956, pp. 8-21.
- XXVIII. YDE Jens Året rundt hos Inkaerne, Soertryk af Menneskets Mangfoldighed. E. Wangles Forlag A/S 1957, Copenhague.

Note concernant le tableau généalogique :

Garcilaso de la Vega (XI/200) mentionne Huayna Capac, père de Paullu, père de D. Carlos, père de D. Melchor Carlos que Poma de Ayala dit être son oncle. G. de la Vega fait épouser Da. Beatriz par D. Martin de Bustincia, trésorier royal.

La mention de Da. Angelina, fille de Atahuallpa et maîtresse de Fr. Pizarre, ainsi que la filiation de Garcilaso de la Vega sont données à titre indicatif car Poma de Ayala ne les mentionne pas.

Cette esquisse généalogique ne tient pas compte de la qualité des épouses de Huayna Capac, coyas comme Pilleu Huaco, Raua Ocllo et Mama Runtu, ou simples concubines, comme la soeur du Capac Apo Guamanchaua (?), mère de Quizo Yupanqui.



Esquisse de la généalogie de Felipe Guaman Poma de Ayala d'après sa Chronique